

Leonardo Sciascia est né en 1921 en Sicile.

Écrivain, il a voulu l'être très tôt. Dans son bourg de Racalmuto, il écoutait toutes les histoires que les habitants venaient raconter à sa mère et ses tantes, toutes les peines, tous les espoirs. C'était sous le fascisme et les gens avaient peur. Ou bien ils adhéraient, se compromettaient.

La guerre d'Espagne l'a révolté, meurtri.

Dans l'établissement où il étudiait pour devenir instituteur, à Caltanissetta, il voyait tous les jours Vitaliano Brancati, qui publiait des chroniques et nouvelles, un ancien fasciste qui ne l'était plus du tout.

Il a commencé à rencontrer des gens intelligents, à penser librement. À publier, à la sortie de la guerre : des articles, des essais.

Sciascia publie son premier livre en 1950 : un court recueil de fables, politiques et amères. Le loup, le lion, le singe, la taupe... Une fois seulement un homme parle, un paysan. Pier Paolo Pasolini recense le livre, le trouve piquant comme du Brancati.

Puis viendront les livres importants, qui le feront connaître : des essais et chroniques, comme *Les Paroisses de Regalpetra* (sur son

bourg rebaptisé), des romans comme *Le Jour de la chouette*, première œuvre de fiction dénonçant la mafia.

Dans les années 1960, alors qu'il n'est plus instituteur dans son bourg mais travaille dans l'administration de l'éducation, il publie de nombreux articles et essais, dont il rassemble certains dans *La Corde folle*, et d'autres romans : *Le Conseil d'Égypte* et *À chacun son dû*.

Ce sont les années du « miracle économique » italien, du redressement. Mais en Sicile ?

La Sicile souffre. La réforme agraire est un échec. L'agriculture, qui est l'activité principale, décline. De même, l'exploitation du soufre. C'est l'expansion rapide et anarchique de Palerme. C'est l'émigration, massive.

La Sicile est une région autonome de la République italienne, depuis 1947. Il semble à Sciascia que ce qu'il s'y passe, le jeu politique, anticipe ce qu'il se passe à l'échelle de l'Italie.

Sciascia voyage en Europe, en France et en Espagne en particulier. Il envisagera même de s'installer à Paris — mais il ne quittera pas la Sicile.

Il admire les auteurs français des Lumières : Voltaire, Diderot. Et leurs successeurs : Courier, Stendhal.

Il aime la concision, manie l'ironie.

Dès les années 1960, ses livres sont traduits et appréciés en France. Des traducteurs, des critiques, des écrivains soutiendront son œuvre. Pour s'en tenir à ceux qui sont aujourd'hui disparus : Claude Ambroise, Hector Bianciotti, Mario Fusco, Philippe Renard,

Jacqueline Risset, Bernard Simeone... Et celui qui sera longtemps son éditeur : Maurice Nadeau.

Tous les livres que Sciascia a composés lui-même sont désormais traduits en français et réunis dans une édition d'*Œuvres complètes*, en trois volumes, chez Fayard (1999-2002), réalisée par Mario Fusco.

Les articles et essais proposés ici, traduits pour la première fois en français, ont été choisis parmi de nombreux textes de diverses provenances. Une dizaine d'entre eux ont été écrits pour le journal palermitain *L'Ora*, les autres ont paru dans différentes revues ou dans des livres collectifs. Deux sont des commentaires écrits pour des films documentaires.

Ce sont des textes des années 1960 (l'un est de la fin 1959), rangés par thèmes. D'abord des textes autobiographiques. Puis quelques textes sur les grands problèmes de la Sicile, autour du pouvoir et de la violence. Ensuite des textes sur la période médiévale de la domination arabe et de la domination normande. Une série de textes reconstitue l'opposition de Sciascia au roman posthume de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*. D'autres portent sur la guerre d'Espagne, ou encore sur l'activité d'écrivain.

« J'écris seulement pour faire de la politique », écrit Sciascia, un jour, au réalisateur Elio Petri, qui s'appête à adapter un de ses romans au cinéma.

Les textes réunis ici le prouvent.

Au même moment, vers la fin des années 1960, il écrit dans une préface à un autre de ses livres — répliquant à un critique qui l'avait d'abord rangé parmi ces écrivains qui écrivent un seul livre puis se taisent : « Tous mes livres, en effet, en font un seul. Un livre sur la Sicile qui touche les points sensibles du passé et du présent, et qui vient s'articuler comme l'histoire d'une continuelle défaite de la raison, et de ceux qui furent personnellement emportés et anéantis dans cette défaite. »

Et Sciascia continuera à écrire, à se battre, à piquer, à frapper.

Frédéric Lefebvre

Portrait sur mesure



Portrait sur mesure

Les années difficiles

[Réponse à une enquête comportant quatre questions : 1. Le bagage d'idées avec lequel vous avez grandi jusqu'à la guerre ; 2. Quelles réactions a provoqué la guerre sur votre formation : est-ce qu'elle a bouleversé, modifié ou confirmé vos idées ; 3. Quand et pourquoi vous avez décidé de vous engager dans la politique active, et quelles considérations contingentes ont motivé votre choix ; 4. Si possible, l'échelle de valeurs à laquelle vous croyiez alors, et votre histoire jusqu'à aujourd'hui.]

J'étais en classe de CE 2 ou de CM I quand j'appris par un oncle qu'en enfer, dont j'avais une peur atroce, pouvaient finir aussi les prêtres¹. Et j'entendis pour la première fois le nom de Dante, qui avait vu même un pape planté dans le feu éternel de l'enfer.

J'en éprouvai un sentiment d'infinie liberté. Le rapport entre Dieu et les prêtres m'apparut soudain plus improbable que celui entre Dieu et moi. Lentement, en l'espace de deux ou trois ans, je m'éloignai des leçons du catéchisme, de la messe du dimanche, des préceptes de Pâques. À dix ans, je n'allais à l'église que lorsqu'on

m'y conduisait, encadré, en uniforme de *balilla*. Et c'était une chose qui m'inquiétait un peu. Je ne parvenais pas à comprendre comment Mussolini, qui savait tout, ne savait pas ce que je savais sur les prêtres et l'enfer.

Je crois que mon aversion pour le fascisme est née de mon laïcisme instinctif. Une aversion d'abord vague, imprécise; puis, avec la guerre d'Espagne, sûre et motivée.

J'avais seize ans quand la guerre civile éclata en Espagne : mais je n'en sus rien avant de voir partir les « volontaires », les ouvriers agricoles au chômage de mon bourg. Une guerre où les crève-la-faim étaient attrapés comme « volontaires » ne pouvait pas être juste : il devait y avoir quelque chose, dans l'Italie de Mussolini et dans l'Espagne de Franco, d'injuste, d'insensé, d'indigne. Et puis, voilà, il y avait les prêtres : ils disaient que Mussolini et Franco étaient du côté de Dieu; tandis que de l'autre côté, du côté de la République, il y avait Dos Passos (dont *Le 42^e parallèle* m'avait fait une forte impression) et Chaplin².

Je commençai à parler du fascisme avec beaucoup d'imprudence. Mais de nombreux parents qui avaient des charges et des titres dans le fascisme, là où je vivais, me protégeaient; la famille, en somme; qui proverbialement en Sicile « défend les siens dans le tort et dans le droit ». Selon eux j'avais tort, je crois même qu'ils me prenaient pour une sorte de débauché : mais tous les lundis ils me donnaient, pour que je le montre à l'école, le faux certificat de présence au rassemblement et à l'instruction prémilitaire.

Ce privilège d'aller au cinéma pendant que mes camarades faisaient des allers et retours dans la cour d'une caserne avec un vieux fusil M91 sur l'épaule; ce compromis passé avec les miens et avec le fascisme, je crois qu'il m'a fait du mal. D'accord, il n'est

jamais trop tard pour finir en prison pour ses idées : mais c'était alors le bon moment.

Au printemps 1939, quand Madrid tomba, je détestais tellement le fascisme que je me sentais au bord de la folie. Je ne crois pas avoir vécu dans ma vie de moments d'une telle passion : aussi intense, aussi désespérée.

J'avais trouvé mon philosophe : c'était Spinoza. Mon poète : c'était le Carducci jacobin. Et Pirandello³ m'aidait à défaire le monde des apparences, des formes conventionnelles, des mensonges dont je me sentais entouré.

Avec une notion précise du fascisme (à travers l'image plus vraie qu'il donnait de lui-même dans un bourg pauvre de Sicile) et en même temps un sentiment mythique de la *liberté* américaine et de la *justice* russe, quand la seconde guerre mondiale se déclencha, je n'eus pas un seul moment de doute sur l'issue finale du conflit. Les Allemands se répandaient en Europe, victorieux et invincibles : mais moi, je *savais* que la Russie et les États-Unis allaient entrer dans la lutte et en inverser le cours. Avec une lucidité extrême, je faisais des prévisions sur la durée de la guerre, ses phases, la défaite finale du fascisme. La dérision et la condescendance avec lesquelles mes jugements sur la guerre et le fascisme étaient accueillis, en famille et en dehors, donnaient à ma passion une intelligence fébrile et visionnaire. J'ai appris dans ces années-là à mépriser les bourgeois et à me sentir proche du peuple. Le peuple *savait*, depuis le 10 juin 1940, que la guerre était perdue. Je me souviens que dans mon bourg, ce jour-là, un aveugle qui était vendeur d'eau (il marchait en tirant une charrette avec deux *quartare*⁴ d'eau, en s'orientant avec précision, et de l'aube à l'heure de l'Ave Maria les rues résonnaient de son douloureux appel à s'écarter, à lui laisser le passage) répondit,

à la façon de Tacite, aux femmes qui attendaient leur tour près d'une petite fontaine et qui l'avaient interpellé sur ce qu'il pensait de la guerre à peine déclarée : « Même si je suis aveugle, je la vois mal partie. »

Je crois avoir répondu, d'une certaine façon, aux deux premières questions. À la troisième, je réponds que je n'ai pas pu ou su jusqu'à présent m'engager dans la politique active. Je voterai socialiste aussi longtemps que ce sera possible. Je veux dire : aussi longtemps qu'il sera possible de ne pas voter communiste. Aussi longtemps qu'il sera *honnêtement* possible de ne pas voter communiste⁵.

Quant à l'échelle de valeurs à laquelle je croyais alors, je dois avouer que je me surprends souvent — en tant que Sicilien, ce que je suis profondément — à tenir moins compte des idées et davantage des hommes : aujourd'hui plus qu'alors. Je dis avec plus d'espoir « les Russes », « les Américains », que « la Russie », « les États-Unis ». Je crois à l'amitié : mon ami Gonzalo Alvarez, prêtre espagnol ; mon ami Pompeo Colajanni⁶, député communiste. Et que les peuples peuvent être, avec leurs prêtres et leurs chefs communistes, amis, dans la justice et dans la liberté.

Ainsi, je commence à vieillir.

Portrait sur mesure

Je suis né à Racalmuto dans la province d'Agrigente, le 8 janvier 1921⁷. Et j'ai enseigné à l'école primaire de Racalmuto jusqu'en 1957. De mon expérience d'instituteur sont nées les *Chroniques scolaires*, dont Italo Calvino a lu le manuscrit, qu'il a envoyé à la revue *Nuovi Argomenti*. Elles furent publiées. Vito Laterza, en les lisant, eut l'idée de me faire écrire tout un livre sur mon bourg. J'ai donc écrit sur commande *Les Paroisses de Regalpetra*.

Mais j'avais publié d'autres choses avant : un petit livre de fables, un livre de poèmes ; et un essai sur Pirandello. Je dois à Pasolini⁸ le premier et le plus grand encouragement : un article sur mon petit livre de fables, publié dans un journal romain.

J'ai remporté le prix Pirandello de la Région Sicile pour mon essai *Pirandello et le pirandellisme* (1953). Un prix Crotone pour *Les Paroisses de Regalpetra* (1956). Le prix Libera Stampa de Lugano pour *Les Oncles de Sicile* (1957). Je ne peux pas dire du mal des prix. Et pas non plus des critiques. Tout bien considéré, mon travail a été suivi avec beaucoup d'attention, peut-être même beaucoup de générosité. Très peu ont écrit sur mes livres sans les lire.

Je voyage quand je peux. Je n'aime pas fréquenter les salons et les cafés littéraires : il me semble que les réunions de personnes intelligentes produisent, je ne sais pas pourquoi, une bêtise infinie. C'est pourquoi je préfère le cercle amical de mon bourg.

Savinio a écrit que chacun a la Bible qu'il mérite. Ma Bible, c'est *Courier*⁹ : les pamphlets et les lettres. J'espère la mériter. Je ne me considère pas comme un auteur de récits : seulement comme un auteur de pamphlets, et pour moi c'est déjà beaucoup. Jusqu'en 1956, les ouvriers des mines de sel de mon bourg travaillaient quinze heures par jour pour six cents lires ; aujourd'hui ils gagnent près du double et travaillent huit heures. La publication des *Paroisses de Regalpetra* a servi à quelque chose. C'est pourquoi je pense que les pages sur les ouvriers sauniers sont les meilleures que j'aie écrites jusqu'à présent¹⁰.

Lieu-dit « la Noix »

Mes plus belles vacances sont celles que je passe dans la campagne de mon bourg : chaque année depuis ma naissance. On me dit qu'on m'y a amené pour la première fois quand j'avais sept mois. Entre ces arbres, entre ces haies de figuiers de Barbarie, dans cette vieille maison blanchie à la chaux et aux poutres apparentes, j'ai commencé à parler, et plus tard j'ai commencé à écrire. Et non seulement tous mes livres ont été écrits dans ce lieu, mais ils lui sont pour ainsi dire consubstantiels : aux paysages, aux gens, aux souvenirs, aux affections.

Lieu-dit la Noix, environs de Racalmuto, province d'Agrigente. À une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau de la mer, à Porto Empedocle : et on en aperçoit la ligne, d'un bleu qui tend vers le violet, dans les matins clairs ; et le soir, quand il n'y a pas de lune, les lampes des bateaux de pêche sont comme des lucioles lointaines, dispersées dans la grande nuit vide.

Il semble que son nom, « la Noix », lui vienne de la culture intensive du noyer, qui a presque entièrement disparu à la fin du siècle dernier ; et son succès comme lieu de villégiature, du fait qu'une

grande famille y a bâti, à la fin du XVIII^e siècle, quand échapper à la ville pendant l'été devint à la mode, une maison grande comme un château, entourée d'un jardin rempli de plantes rares, plein de coins ombragés, de fontaines, de grottes artificielles aux voûtes ornées de stalactites et aux murs recouverts de ces cristaux de soufre et de sel gemme que les mineurs appellent des brillants. Et des villégiatures de cette grande famille, il est resté le souvenir fabuleux des fêtes ; des déjeuners sur l'herbe où resplendissaient, parmi les linges et l'argenterie, dans le parfum des magnolias, lumineuses et parfumées comme des magnolias, des femmes d'une beauté qu'on n'a plus jamais vue ; des carrosses dorés et armoriés ; des chevaux, des cavaliers, des valets, des garçons d'écurie, des cuisiniers.

Mais dans les premières années de ce siècle, cette grande famille s'éteignait, comme s'éteignent les grandes familles en Sicile : la propriété grignotée par les prêts à usure ; le dernier crédit, sur le dernier morceau de la propriété, qui alimente le dernier et le plus vif frémissement du luxe ; la mort qui vient, pour le dernier du nom, dans la seule chambre qui reste, pleine de grands portraits, verdoyante de la lumière des vieux miroirs, encombrée de meubles, de verroterie, de candélabres et de lampes à pétrole. Mais tous les notables du bourg, attirés par cette fastueuse lumière, avaient désormais choisi ce lieu pour leur résidence d'été, y avaient construit des maisons laides et prétentieuses ; et même ceux qui, sans être des notables, se trouvaient posséder dans ce lieu-dit un petit terrain, un carré de terre, comme on dit, érigèrent dessus leur petite maison : et pour la plupart, de leurs mains, pierre après pierre, dans ces journées qui devaient être de repos. Mais il y avait une autre raison pour que cet endroit devînt un lieu de villégiature : il était loin des soufrières, l'âcre exhalaison du soufre en combustion ne l'atteignait pas, même

les jours où le sirocco la diffusait partout, jusque dans les maisons du bourg; cette exhalaison qui amaigrissait les récoltes, stérilisait les amandiers et les oliviers, desséchait les vignes et rapetissait les grappes¹¹. Au contraire, la campagne de la Noix était florissante, même si elle n'était pas riche en eau; de ses vignes provenait, et provient encore, le meilleur vin produit dans les environs : un vin très fort et doux, qui tient un peu de certains vins espagnols; et on ne finirait jamais de boire, mais ensuite on reste cloué à sa chaise, les yeux attendris et dans le vague, avec une grande envie de dire son affection et sa mélancolie pour toutes les choses du monde.

De toutes les souffrières qui mitaient le territoire, il n'en reste qu'une seule en activité aujourd'hui; donc même les autres lieux-dits ont la faveur des gens de Racalmuto. À la Noix, nous sommes restés les autochtones, ceux dont on peut dire qu'ils y sont nés : et à part les paysans, le peu d'entre eux qui sont restés désormais, nous sommes tous ou presque tous des gens qui n'habitons plus le bourg depuis des années. Je suis peut-être le voisin le plus proche, moi qui habite à Caltanissetta; d'autres viennent de Palerme, de Rome ou d'autres villes du continent : avec des femmes étrangères, avec des enfants nés dans des lieux très différents de celui où nous sommes nés; pourtant, ils se sont habitués et pris d'affection pour cet endroit éloigné, ils renoncent volontiers à des vacances balnéaires ou montagnardes dans ces stations signalées par les agences de tourisme et de publicité.

Mais est-il vraiment beau, ce lieu-dit? Et cela vaut-il la peine de s'y réfugier, venant de villes lointaines qui offrent à quelques kilomètres d'elles la montagne et la mer, une hospitalité équipée, des spectacles et des distractions de toutes sortes?

Peut-être pas, même si des amis qui ne sont pas siciliens, et qui me rendent parfois visite, disent que c'est un lieu très beau et empreint de paix (s'ils y restaient un peu plus, ils finiraient probablement par le trouver insupportable). Le paysage est celui de la Sicile intérieure : des collines rocheuses parsemées d'amandiers et d'oliviers, de vignes, de sumacs; quelques pins ou cyprès au sommet, à côté de maisons blanches en plâtre, ou jaunes en tuf gréseux; beaucoup de haies de figuiers de Barbarie de tous les côtés. Ici et là, à l'endroit où on a réussi à faire affleurer une source (l'été, il vient souvent un moine sourcier, et c'est un événement), la végétation se resserre, le vert se fait plus intense : et on trouve ces grands arbres que les paysans appellent *di bellu vidiri*, avec mépris; c'est-à-dire beaux à voir mais inutiles : l'arbousier, le micocoulier, des variétés de ficus¹². Et il y a les jardins. Et ce sont des oasis, dans la grande chaleur du jour; il n'y manque pas le palmier, pour en donner l'illusion. *La palma de oro y el azul sereno* : et ce vers de Machado, palme d'or sur fond bleu, est devenu pour moi une sorte de symbole héraldique du lieu.

Mais les plus beaux moments sont ceux du soir, attendus et espérés tout au long du jour brûlant : moments où la lumière semble naître des choses — des arbres, des pierres, de l'eau —, puis lentement absorbés par elles. Alors le paysage semble suspendu en dehors du temps, comme s'il prenait la forme et l'absolu de l'art. De l'endroit où j'ai l'habitude de m'asseoir, chaque soir à la même heure, je vois un paysage tout à fait semblable à celui qui figure à l'arrière-plan d'*Amour sacré et amour profane* du Titien : et j'y passe le soir comme une de ces femmes tranquilles et rondes du Titien. Puis tout à coup, cette vision se ferme, comme un éventail : et c'est la

nuit, avec sa pergola d'étoiles, et la lune si proche qu'il semble qu'on pourrait l'atteindre et la faire vibrer comme un gong.

À l'heure du dîner, on allume la lampe à pétrole ou à acétylène (car la lumière électrique n'est pas arrivée jusqu'ici) : nous nous tenons dehors, dans l'obscurité ou au clair de lune, assis en cercle, faisant la conversation : la famille, les amis. De temps en temps vient jusqu'à nous, comme teintée de l'essence de la nuit, la chanson d'un paysan : une de ces chansons lentes et douloureuses, tenues sur quelques notes, pleines d'échos et de réfractions internes, qui disent l'amour et l'offense.

Et il nous semble ainsi être à l'endroit qui est pour nous le plus proche de la vie ; de l'idée, de la conscience, du goût de la vie. Un lieu où l'amitié, les affections, la beauté, la mort (même la mort) ont un sens. Un lieu où ont un sens la nourriture (le pain odorant qui sort du four, le fruit détaché de l'arbre, le vin qui jaillit gaiement du tonneau), le travail, le repos.

La peine de vivre

Un cadavre dans la cale

Sur le cas Salvatore Giuliano¹³, qui a retrouvé les honneurs de la chronique pour des raisons concomitantes (le retour de l'*onorevole*¹⁴ Scelba au ministère de l'Intérieur, la campagne électorale, la candidature d'un présumé chef mafieux sur les listes de la Démocratie chrétienne, l'assassinat de Miceli, qui avait joué un rôle dans la vie et dans la mort de la bande de Giuliano), on a vu en quelques mois, dans les quotidiens et les magazines, une grande floraison d'enquêtes, de témoignages et de dossiers ; dont la dernière vague s'éteint aujourd'hui avec les mémoires attribués à ce même Giuliano, publiés en feuilleton par l'hebdomadaire *Epoca*. Des mémoires qui — en laissant de côté la question de leur authenticité — n'ajoutent aucun élément nouveau aux faits constamment répétés dans les publications italiennes et étrangères ; et il ne semble pas (au troisième épisode du feuilleton) que ces mémoires contiennent ces révélations que Giuliano aurait pu faire sur le réseau d'amitiés, de protections et de complicités dont il a bénéficié pendant des années. Au même moment, l'hebdomadaire *ABC* publie les mémoires du

Table

7 **Introduction**

Portrait sur mesure

13 Les années difficiles

17 Portrait sur mesure

19 Lieu-dit « la Noix »

La peine de vivre

24 Un cadavre dans la cale

35 Les Siciliens et la mafia

43 Pourquoi nous ne pouvons pas nous dire chrétiens

47 La peine de vivre

50 La grande soif

Le *Livre de Roger*

56 Le Sicilien Ibn Hamdis

63 La perle est l'honneur de la mer

66 Les maîtres de l'or

73 Le *Livre de Roger*

	Guépards et chacals
77	Un aveugle demande la lumière électrique
87	Une littérature d'opposition
94	Les récits de Tomasi di Lampedusa
98	De l'homme classique à l'homme décadent
101	Guépards et chacals

	Ce qu'était l'Espagne
104	Unamuno et le général
106	Ce qu'était l'Espagne
110	Guadalajara

	Les métiers difficiles
115	Lettre de Sicile
121	Mon expérience d'écrivain en province
125	L'homme de lettres
127	Les métiers difficiles
131	Pour Vittorini
136	Entre engagement et désengagement

139	Notes
153	Découvrir ou redécouvrir Sciascia, par Frédéric Lefebvre
185	Origine des textes